

être rejetée dans les ténèbres d'une autre civilisation, d'un autre espace de pensée. Aujourd'hui, un autre mur invisible, impalpable, nous sépare de cette partie du monde qu'on nomme tiers-monde. C'est ce nouveau mur que j'explore dans ce livre. C'est contre lui que j'écris.

Que faire ?

Refaire de la politique. Quand j'ai vu les mêmes verser les mêmes larmes sur les victimes des Tutsis et quelques jours plus tard, sur les fuyards hutus partant vers Goma ou ailleurs, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Evidemment, il faut sauver les corps, tous les corps, même ceux des assassins. Evidemment, il faut apporter à manger aux Hutus qui fuient Kigali à l'arrivée du FPR. Mais il faut aussi dire que ce sont des assassins et, si on ne veut pas que ça se reproduise demain, il faut avoir le courage de distinguer entre eux et leurs victimes. C'est cela, faire de la politique.

Vous dénoncez l'« idéologie humanitaire ». Pourquoi ?

L'idéologie humanitaire traite les hommes comme s'ils n'étaient que des corps; comme des purs sujets de besoin, non de désir, comme des masses indifférenciées réduites à la seule chair et au seul besoin. C'est vrai, il faut avoir l'humanité, quand un corps est en train de mourir, de le nourrir. Mais ce corps est aussi une âme, un sujet politique et c'est ce que l'idéologie humanitaire ne voit pas. Ce n'est peut-être pas le boulot des humanitaires : ils doivent faire leur métier, d'accord. Mais les politiques doivent aussi faire le leur. En Bosnie, par exemple, c'était bien d'envoyer des couvertures et des sacs de nourriture. Mais à condition que les politiques prennent le relais et disent : « On s'occupe du reste. » C'est ce qu'ils n'ont pas fait. Et les Bosniaques mouraient le ventre plein.... Un des grands scandales de l'époque, c'est de voir les gouvernements d'aujourd'hui dire « Nous faisons notre devoir puisque des ONG sont sur le terrain ». Eh bien non. Au Rwanda, au Burundi, dans les cinq guerres que je raconte, les ONG sont là, et c'est formidable. Mais les Etats ne sont pas quittes de leur devoir pour autant.

Quelles formes inédites, donc tragiques, prendra le désespoir des damnés ?, demandez-vous. Le 11 septembre en est-il une manifestation ?

Non. Les kamikazes du 11 septembre n'étaient pas des damnés. C'était, eux aussi, des nantis. Et si Ben Laden invoque la misère du monde, les Palestiniens, etc., c'est par ruse. Je dis autre chose, en revanche. Je dis qu'il peut y avoir une exemplarité de la terreur. Je montre que l'on peut fort bien voir, demain, des gens ayant le sentiment qu'il n'ont rien à perdre, que le monde entier a coupé tous les fils, et qu'il ne leur reste d'autre ressource que de nous apporter leur paquet de tragédies à domicile. Vous n'avez pas voulu nous voir vivants ? Eh bien, vous nous voyez morts et meurtriers. C'est une possibilité. Mais ce n'est aucunement le cas de Ben Laden. Sur Ben Laden, je m'en tiens à ce que me disait Masoud et que je rapporte aussi dans le chapitre que je lui consacre : *le triomphe du nihilisme*. ■

(1) « *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire* », précédé de « *Les damnés de la guerre* », Grasset.